

La présence de l'autre, source de l'état dysphorique du sujet immoraliste: de l'amitié à l'inimitié.

Dans la perspective de l'étude de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide, nous avons noté que le sujet immoraliste ne ressent aucune joie en présence des actants conformistes. Cet aspect de l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide se vérifie dans deux ouvrages, *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*.

³¹⁰ Jacques FONTANILLE, « Avant-Propos », dans Éric LANDOWSKI, *En deça ou au-delà des stratégies, la présence contagieuse*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2002, quatrième page de couverture.

³¹¹ *Idem*, p.5.

³¹² Jacques FONTANILLE, « Le tumulte modal: de la macro-syntaxe à la micro- syntaxe passionnelle », *Actes Sémiotiques XI*, 39. Septembre 1986, p.24.

Dans la première œuvre citée ci-dessus, deux sujets retiennent notre attention. Il s'agit de Michel et sa femme, Marceline. Après avoir passé un long moment en dehors de Paris, ils reviennent enfin. Les amis, frères et connaissances du couple viennent leur rendre visite pour montrer que l'homme ne vit pas seul mais il doit savoir être en communion avec les autres. Laissons Michel nous relater les faits:

Les premiers jours, et du matin au soir, notre temps se passa en courses; et bien que le frère de Marceline, très obligeamment, s'offrit pour nous en *épargner plusieurs*, Marceline ne tarda pas à se *sentir très fatiguée*. Puis, au lieu du repos qui lui eût été nécessaire, il lui fallut, aussitôt *installée, recevoir visites sur visites*; l'éloignement où nous avons vécu jusqu'alors les faisait à présent affluer, et Marceline, *déshabituée* du monde, ni ne savait les abréger, ni n'osait condamner sa porte; je la trouvais, le soir, exténuée; et si je ne m'inquiétais pas d'une fatigue dont je savais la cause naturelle, du moins m'ingéniai-je à la diminuer, recevant souvent à sa place, ce qui m'amusait moins encore³¹³.

Dans cet extrait, les syntagmes «deshabitué du monde» et «je savais la cause naturelle» confirment un savoir. Ce qui démontre que nous avons un sujet épistémique, très sûr de lui. Le sujet immoraliste sait que la cause de l'état dysphorique de sa femme est la présence des autres. C'est donc un / savoir / qui le détermine. À travers les divers propos auto-réflexifs qu'effectue l'immoraliste, il révèle leur difficulté à s'adapter aux autres membres de leur société. En réalité, au lieu de l'amitié et de la joie, c'est plutôt un sentiment d'aversion qui affecte et domine Michel et Marceline en présence de leurs amis. C'est donc un / ne-pas-savoir-être / que l'immoraliste a comme modalité dominante. Ouellet Joanie confirme ce problème d'inadaptation du sujet:

Afin de réaliser cette réflexion sur la dépossession sociale des personnages, nous devons nous attendre à la société du texte³¹⁴, c'est-à-dire aux relations interpersonnelles qui unissent les protagonistes à l'intérieur même du récit. Un personnage peut être considéré comme marginal par rapport à l'une ou l'autre des caractéristiques qui définissent son identité dans la mesure où il fait l'objet du jugement que portent les membres de son entourage sur lui, mais également par les commentaires auto-réflexifs qu'il effectue. Il peut aussi, de façon plus générale, être en marge de la société par ses difficultés d'adaptation à cette dernière³¹⁵.

Les sujets immoralistes dans l'œuvre d'André Gide se présentent ainsi en marge des autres, en marge de leurs amis, en marge de leur famille, en dehors de leur société parce qu'ils

³¹³ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.422.

³¹⁴ Le terme société du texte provient de l'approche sociocritique, telle que la propose Claude Duchet. Selon ce théoricien, il est convenable d'étudier l'œuvre de l'intérieur pour déceler sa présence au Monde: «Dedans de l'œuvre et dedans du langage: la sociocritique interroge l'implicite, les présupposés, le non dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire». Claude DUCHET [dir], *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p.4.

³¹⁵ Joanie OUELLET, *Tourments et dépossession dans le récit Est-ce que je te dérange? D'Anne Hébert*, Mémoire présenté à la Faculté des études Supérieures de l'Université Laval, Québec, 2010, p.35.

ont un problème d'adaptation. Bref, la crainte de l'Autre trouble un rapport sain entre l'immoraliste et ce dernier.

Dans l'extrait cité-ci-dessus, l'emploi du passé simple confirme à nouveau l'incapacité et l'indétermination de Marceline à prendre une décision: « Puis, au lieu du repos qui lui eût été nécessaire, il lui fallut, aussitôt installée, recevoir visites sur visites; l'éloignement où nous avions vécu jusqu'alors les faisait à présent affluer, et Marceline, déshabituée du monde, *ni ne savait* les abréger, *ni n'osait condamner* sa porte ». Ce manque de volonté dont la modalité principale est le / ne-pas-vouloir / est représenté ici par le / ne-pas-vouloir-être /; l'absence de connaissance a pour modalité principale le / ne-pas-savoir /, elle est perçue par le / ne-pas-savoir-faire / dans le syntagme: « ni ne savait les abréger ». Ce dispositif modal de Marceline précise qu'elle ne veut pas et ne sait pas être ou vivre en dehors de l'autre. Il s'agit donc de l'acceptation de la présence des autres membres de la communauté. Elle s'oppose ainsi à Michel qui ne veut pas, ne peut pas et ne sait pas accepter la présence des autres.

L'intensité se lit par les adjectifs « déshabituée » et « exténuée »; les substantifs: « éloignement » et « sa porte »; les verbes « affluer » et « abréger ». La présence de la locution adverbiale « très obligeamment » ainsi que les adverbes « aussitôt » et « très » dans « très fatiguée » confirme l'idée de l'intensité, même si elle est forte. Cependant, le lexème « moins encore », traduit une intensité moins forte, que l'on perçoit faiblement. Cette opposition entre ces deux intensités traduit la tension interne et externe du sujet immoraliste qui ne sait plus supporter la présence des autres. Par ailleurs, l'adverbe « guère » dans l'énoncé « ce qui ne m'amusa guère » confirme l'idée d'une extensité maximale et de l'état d'âme dysphorique du sujet.

En revanche, les diverses modulations tensives permettent de vérifier une variation de l'aspectualité. Le procès débute par l'aspect inaccompli qui correspond à l'inchoatif « les premiers jours ». Puis apparaît un autre aspect inaccompli, l'inchoatif « matin » et se termine par l'aspect terminatif avec l'emploi du syntagme « au soir » dans le syntagme « Les premiers jours, et du matin au soir, notre temps se passa en courses ». Le procès apparaît à nouveau sous l'aspect terminatif « le soir » dans « je la trouvais, le soir, exténuée ». Ainsi, cette même tension qui transparaît dans l'intensité apparaît aussi dans les modulations tensives. Son univers phorique est la dysphorie. Ce qui révèle qu'en présence des autres, le sujet immoraliste se trouve dans un espace étouffant. C'est donc ce qui suscite sa révolte. Comme

solution, le sujet immoraliste crée un espace spacieux, aéré sans contraintes morales et moins soucieux des autres: « [...] j'avais pris d'une vie plus spacieuse et aérée, moins contrainte et moins soucieuse d'autrui...»³¹⁶.

L'intensité se lit dans ce texte par les adjectifs « spacieuse », « aérée », « soucieuse » et le substantif « contrainte »; elle est renforcée par le terme « autrui » et « vie ». Ces mots traduisent l'idée de l'intensité passionnelle de l'immoraliste et de son état d'âme dysphorique. Cependant, l'adverbe « plus » dans l'extrait « plus spacieuse » confirme une extensité maximale. La répétition de l'adverbe « moins » démontre un affaiblissement de l'intensité et l'état d'âme du sujet. Or, Daniel Marcheix traite du caractère trompeur de cette volonté de repli sur soi du sujet immoraliste et surtout de sa détermination à s'enfermer dans l'espace clos:

Comme une sorte de repoussoir, l'espace clos renvoie le sujet à lui-même et le contraint à subir, dans cette absolue césure, les assauts du passé. Ses propriétés agressives et son désordre déstabilisant expliquent la propension du personnage à rechercher une claustration encore plus absolue, comme si le repli sur soi pouvait apporter une quelconque protection. Or le paradoxe de ces comportements tient à ce qu'ils exposent encore plus sûrement et plus fortement le sujet à la " vie ancienne" qui le menace et qu'il croit fuir³¹⁷.

Ainsi, malgré les efforts fournis par Michel pour fuir sa « vie ancienne » basée sur l'acceptation de la présence des autres, il demeure dysphorique. En effet, malgré sa solitude retrouvée, il ne sait pas et ne peut pas s'empêcher de se « damne[r] tout seul »³¹⁸. Face à cette situation qu'il juge intolérable, le sujet solitaire fait une introspection et se rend compte qu'il a nié tous les autres membres de sa communauté sauf sa femme, Marceline. Or, il sait que s'il accepte de rester en présence de sa femme, elle peut le persuader de ne plus renoncer aux autres. C'est la raison pour laquelle pour éviter d'avoir un semblant de liberté dans les contraintes consenties par les autres membres de sa communauté, il nie également la présence de Marceline: « -Nous prenions nos repas à part; je lui faisais servir tout ce que le médiocre hôtel pouvait réserver de meilleur »³¹⁹.

L'intensité passionnelle est décrite par les substantifs «repas», «hôtel»; l'adjectif «meilleur» ainsi que les verbes « servir » et « réserver ». L'adverbe « tout » marqueur de la

³¹⁶ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.424.

³¹⁷ Daniel MARCHEIX, *Le mal d'origine. Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, Québec, éditions de l'Instant même 2005, p.43-44.

³¹⁸ Anne HÉBERT, *Est-ce que je te dérange? :* récit, Paris, Éd. du Seuil, 1998, p.127.

³¹⁹ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.428.

quantité confirme à nouveau cette intensité passionnelle de l'immoraliste. Le syntagme « nos repas à part » confirme la distance qui se crée entre l'immoraliste et Marceline. Il sait que c'est la seule manière pour lui de faire comprendre à sa femme qu'il n'accepte plus sa présence. En conséquence, il refuse même l'amitié de son épouse. S'il décide de nier finalement l'autre, c'est parce qu'il le considère comme celui qui est capable de l'arrêter dans son parcours immoraliste: « -L'autre est ce ou celui qui m'arrête –anti-go »³²⁰. La modalisation tensive du sujet solitaire est exprimée par la modalité du /savoir-faire/ qui traduit la connaissance nécessaire acquise par l'immoraliste, mais aussi une modalisation tensive déséquilibrée par le /savoir-ne-pas-être/ moraliste.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la seconde œuvre d'André Gide qui confirme cet aspect de l'immoralisme est *La Symphonie pastorale*. Toutefois, ce second cas diffère de la précédente. En fait, dans cet ouvrage, c'est un ancien immoraliste qui exprime le sentiment d'éloignement voire une violente répulsion du sujet immoraliste, le pasteur. En d'autres mots, la souffrance que sent Gertrude en présence de ce dernier l'amène à mettre fin à leur parcours amoureux et anticonformiste. En effet, après s'être rendue compte que le pasteur l'a empêché d'épouser son fils Jacques qu'elle aime, Gertrude affirme:

J'ai soif. Appelez quelqu'un, je vous en prie. J'étouffe. Laissez-moi seule. Ah! de vous parler ainsi, j'espérais être plus soulagée. Quittez-moi. Quittons-nous. Je ne supporte plus de vous voir".
Je la laissai. J'appelai Mlle de La M... pour me remplacer auprès d'elle; son extrême agitation me faisait tout craindre mais il me fallait bien me convaincre que ma présence aggravait son état. Je priai qu'on vint m'avertir s'il empirait³²¹.

Le premier paramètre qui apparaît dans ce texte est l'intensité passionnelle de l'immoraliste. Elle est perçue de plusieurs manières et sont complémentaires. De prime abord, la répétition du pronom personnel « je » dans « je vous en prie », « j'étouffe », « j'espérais », « je ne supporte plus de vous voir », « je la laissai », « j'appelai » et « je priai qu'on vint m'avertir s'il empirait ». Il faut ajouter la répétition du pronom personnel « me » dans les syntagmes comme: « me remplacer », « me faisait », « me convaincre », « m'avertir »; moi, dans « laissez-moi seule », « quittez-moi ». Il y a également le pronom personnel, nous dans « quittons-nous ». L'intensité peut se lire aussi par une puissance moins forte comme le démontre les adverbes « plus, bien » dans : « j'espérais être plus soulagée », « je ne supporte plus de vous voir », « il me fallait bien me convaincre ». Il y a également les adjectifs comme

³²⁰ Claude ZILBERBERG, « Immanence et transcendance du polémique », *Actes Sémiotiques* VII, 30
Juin 1984, p.14.

³²¹ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, *op.cit.*, p.930.

« extrême » dans le syntagme « son extrême agitation me faisait tout craindre mais il me fallait bien me convaincre que ma présence aggravait son état » et « seule » dans l'énoncé « laissez- moi seule ». L'intensité est décrite aussi dans des verbes tels qu'appeler dans « appelez quelqu'un », étouffer dans « j'étouffe », laisser dans « laissez-moi », quitter dans « quittez-moi » et « quittons-nous ». Ces quatre éléments traduisent une gradation ascendante. Claude Zilberberg traitant de la gradation ascendante écrit:

La gradation consiste à présenter une suite d'idées ou de sentiments dans un ordre tel que ce qui suit dise toujours ou un peu plus ou un peu moins que ce qui précède, selon que la progression est ascendante ou descendante.³²²

Ici, nous avons une progression ascendante qui exprime une intensité forte. Cette intensité se perçoit également par la temporalisation, particulièrement le présent: « j'étouffe » car selon Courtés Joseph, le présent « rend [...] le lecteur témoin direct de l'événement »³²³. Un exemple emprunté à Paul Valéry nous convaincra davantage: « Tout événement brusque touche le tout. Le brusque est un mode de propagation »³²⁴. Ainsi, l'événement est quelque chose de brusque, quelque chose qui surprend le sujet. Le pasteur n'a jamais imaginé que Gertrude pouvait le repousser et refuser d'être en sa présence. Un autre exemple emprunté à Honoré de Balzac nous éclaire davantage. Dans *Les illusions perdues*, Honoré de Balzac saisit les effets thymiques soudains de la découverte de l'immensité du nombre par le sujet Lucien de Rubempré:

Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, cet homme d'imagination éprouva comme une immense diminution de lui-même. Les personnes qui jouissent en province d'une considération quelconque, et qui y rencontrent à chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point à cette perte totale et subite de leur valeur. Etre quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre, tombent dans une espèce d'anéantissement³²⁵.

Cette analyse d'Honoré de Balzac rejoint celle de Paul Valéry dans la mesure où la grandeur qui est chargée de décider du contenu des grandeurs est dans les deux cas le tempo, la prévalence du tempo. C'est-à-dire l'irruption de ce « brusque » qu'Honoré de Balzac couple avec la « transition », en d'autres termes, la lenteur et la progressivité qu'elle autorise. Ainsi, Gertrude est un sujet passionnel qui a pour mode d'existence articulé selon la saisie, le

³²² Claude ZILBERBERG, *Cheminements du poème. Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2010, p.282.

³²³ Jean-Claude CHEVALIER et alii, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Larousse, 1964, p.338.

³²⁴ Paul VALÉRY, *Cahiers*, tome I, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p.1288.

³²⁵ Honoré de BALZAC, *Les illusions perdues*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p.177.

survenir car la visée est du côté du parvenir. Ce survenir a pour manifestante la concession, en d'autres termes, la perturbation du champ de présence par l'intrusion d'une grandeur qui était exclue. Bref, « nous considérons l'événement comme le résoluble syncrétisme des trois fonctions mentionnées: le survenir, la saisie et l'implication »³²⁶, note Claude Zilberberg dans son texte DE L'ÉVÉNEMENT³²⁷. Ainsi, le statut de l'événement montre qu'il a pour mode d'efficience: le survenir, le mode d'existence la saisie et enfin, il a comme mode de jonction, l'implication.

En outre, la présence de l'adverbe « tout » marqueur de la quantité soutient à nouveau l'idée de l'intensité, même si elle est perçue fortement. À ces différents termes, il faut ajouter l'interjection « ah! » qui marque aussi bien l'intensité forte du sujet que son état d'âme. Par voie de conséquence, nous pouvons dire que ce sujet immoraliste est sous la pression d'un /ne-pas-savoir-être / signifié par sa disjonction avec Gertrude, alors que son état d'âme est déterminé par la crainte: « son extrême agitation me faisait tout *craindre* mais il me fallait bien me convaincre que ma présence aggravait son état ». Ce qui démontre que le pasteur est sous la domination de la passion de la crainte. Il est donc un sujet passionné.

Par ailleurs, l'emploi du passé simple avec les trois verbes « priai », « laissai » et « j'appelai »; l'imparfait avec les verbes: « fallait », « faisait », « aggravait » et « empirait » traduit l'incapacité du pasteur à demeurer en présence de Gertrude suite à sa demande. Ces deux temps montrent l'aspectualisation car « Elle est comme une sorte de grille susceptible de surdéterminer chacune des formes temporelles »³²⁸. En plus, dans le syntagme: « je ne supporte plus de vous voir », l'adverbe « plus » marquant une durativité illimitée confirme à nouveau l'état d'âme dysphorique de Gertrude. Elle a donc pour modalité un /ne-plus-vouloir/ la présence du pasteur. Quant aux syntagmes: « quittez-moi » et « quittons-nous », ils marquent le duratif, le premier est un aspect duratif et continu. Mais, Gertrude dans son

³²⁶ Claude ZILBERBERG, " DE L'ÉVÉNEMENT"-Claudezilberberg.net, www.claudezilberberg.net/pdf/Delevenement.pdf, 2008, p.17. Consulté le 13/08/14.

³²⁷ Ce texte vient regrouper et ordonner des analyses antérieures confiées à des textes distincts tels que: *Précis de grammaire tensive*, Tangeance, Rimouski, n° 70, automne 2002, pp.111-143 ; *Centralité de l'événement in Éléments de grammaire tensive*. Nouveaux Actes Sémiotiques, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2006, pp.137-164; *Pour saluer l'événement*, Nouveaux Actes Sémiotiques, [http:// revues.unilim.fr/nas](http://revues.unilim.fr/nas) ; traduction en portugais par les soins de Vissoto Paiva Diniz, in *Galáxia* n° 13, juin 2007, pp. 13-28. Pour plus d'informations, l'on peut consulter également le livre de Bernard LAMIZET, *Sémiotiques de l'événement*, Paris, Éditions, Lavoisier, 2006. Dans ce livre, l'auteur montre que la sémiotique de l'événement structure la sémiotique de l'espace et du temps.

³²⁸ Joseph COURTÉS, *Analyse Sémiotique du Discours, de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991, p.265.

agitation décide de se séparer définitivement du pasteur; d'où l'aspect duratif et discontinu: « quittons-nous ». Il s'agit donc de la fin d'un programme narratif d'amour. Le sujet décide donc de mettre fin à ce parcours immoraliste. En effet,

Si l'on examine maintenant le /duratif/, on constate que le mouvement du "loin" au "près"-propre au narrateur et figurativisant la réalisation de son PN- est présenté à l'observateur sous forme tantôt continue, tantôt discontinu³²⁹.

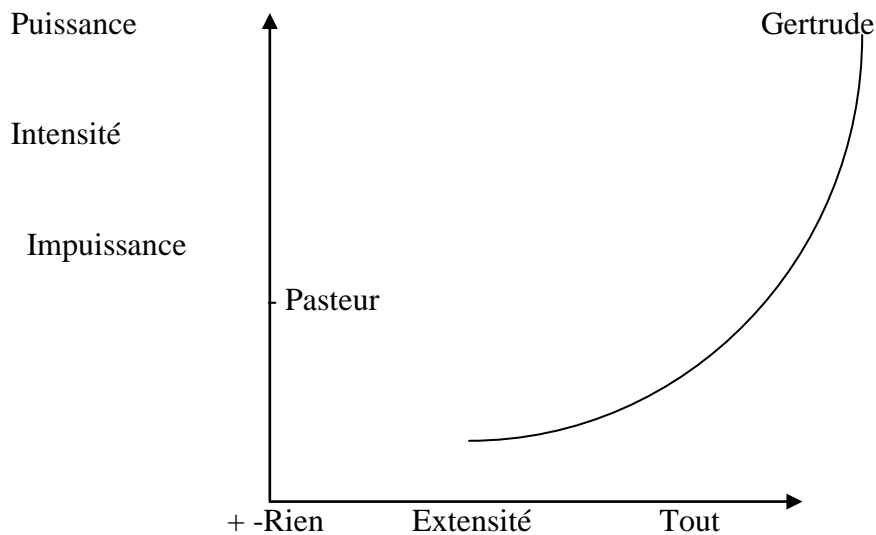
Ce qui revient à dire que le narrateur a la possibilité de mettre fin à un programme ou de continuer. Gertrude, préfère le discontinu pour ne plus subir les conséquences de l'immoralisme du pasteur. Le verbe "quitter" traduit la distance qui sépare maintenant les deux sujets. Dans cette aspectualisation du mouvement « loin », « près », le duratif semble lié, pour l'essentiel, à l'imparfait; tandis que le ponctuel est lié au passé simple.

Par rapport à cet extrait, trois verbes suffisent pour orienter notre analyse dans le domaine du sensible. Il s'agit des verbes étouffer dans « j'étouffe », espérer dans « j'espérais », et enfin craindre dans « tout craindre ». Le verbe étouffer est glosé par *Le Petit Robert* par: « supprimer ou affaiblir (un sentiment, une opinion)»; espérer vient du substantif espoir: « le fait d'espérer, d'attendre quelque chose avec confiance », « sentiment qui porte à espérer » selon le dictionnaire *Le Petit Robert*; Craindre vient du nom la crainte. C'est un sentiment que l'on éprouve devant un mal qui semble survenir. Craindre, affirme Condillac: « c'est se voir menacé d'un mal »³³⁰. Tous ces verbes renvoient à la proprioceptivité, particulièrement l'intéroceptivité et l'extéroceptivité. Ainsi, nous avons un sujet affecté par ses sensations. Au niveau phorique, tous les éléments sont réunis pour inscrire ce sujet dans un univers dysphorique. Son champ de présence tend vers la fermeture car il renonce à l'altérité.

De même, on constate que le pasteur se trouve impuissant face à Gertrude. Ces oppositions peuvent être interprétées en termes d'intensité (la puissance), et également en termes d'extensité (l'espace et le temps). Ce qui traduit la présence d'un schéma tensif sous-jacent:

³²⁹ Joseph COURTÉS, « Introduction à la sémantique de l'énoncé », *Actes sémiotiques*, numéro VIII, 73-74, Besançon, Institut National de la langue française, 1986, p.50.

³³⁰ Cité par Inès Péliissi RAUSAS, dans *La pudeur, le désir et l'amour*, Éditions des Béatitudes, 1997, p.57.



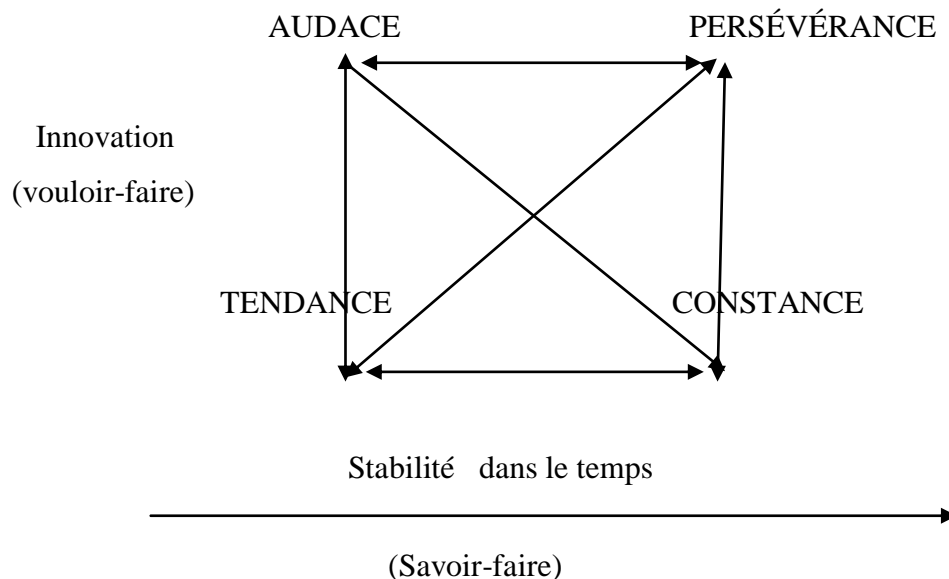
Nous voyons que le pasteur se présente comme un corps sensible passif, incapable d'inverser les orientations du champ de présence. Gertrude se rend compte qu'en s'éloignant du pasteur, elle pourra s'éloigner aussi de Jacques. C'est-à-dire que son amour pour le fils du pasteur pourra diminuer de plus en plus pour qu'elle soit libre. En réalité, le pasteur finit par susciter en Gertrude un sentiment d'aversion, de haine ou d'inimitié.

Par ailleurs, cette décision que prend Gertrude de se séparer du pasteur qui l'empêche d'être heureuse peut être qualifiée d'audacieuse. Cette audace se vérifie par son insistance et l'autorité qu'elle prend sur l'immoraliste: « quittez-moi », « quittons-nous » et « je ne supporte plus de vous voir ».

Dans son œuvre, *Sémiotique et littérature*, Jacques Fontanille fait une étude de l'« audace ». Dans cette analyse, il propose une typologie de l'audace « grâce au croisement entre divers degrés comme le *savoir-faire*, de la récurrence et de la performance (*les rôles*), de prime abord, et en outre, ceux du *vouloir-faire*, de l'assomption et de l'innovation (*les attitudes*). Partant de ce constat, Jacques Fontanille propose le schéma ci-dessous:

		Assomption, innovation (ATTITUDES)	
		Faible	Forte
Récurrence, permanence (RÔLES)	Faible	Tendance	Audace
	Forte	Constance	Persévérance» ³³¹

Ainsi, l'on constate que, l'audace «frappe par la singularité d'une innovation ostensiblement assumée »³³², au détriment des éléments qui sont en dessous comme la récurrence et de la permanence. C'est ce qui suscite la surprise et surtout le caractère brusque de la décision. En effet, si le pasteur reste passif devant cette audace de Gertrude, c'est parce qu'il est surpris de la décision de cette dernière. Dans une représentation graphique, Jacques Fontanille propose le schéma ci-dessous, où il met en évidence les transformations possibles³³³ mais les trois autres ne rentrent pas dans le cadre de notre travail:



Cette audace que nous considérons comme une innovation assumée par le presque sujet, Gertrude se caractérise par un /vouloir-faire/ qui se manifeste par un /vouloir/ renoncer

³³¹ Jacques FONTANILLE, *Sémiotique et littérature, op.cit.*, p.198.

³³² *Ibidem.*

³³³ *Idem*, p.199.

à l'altérité. En effet, Gertrude sait qu'elle ne peut s'inscrire dans l'immoralisme que par le renoncement à certaines valeurs de l'actant collectif comme l'altérité. Ainsi, « Le vouloir-faire, dans son rapport au vouloir-être [immoraliste] et affectif, est donc lié au cognitif »³³⁴. Elle sait qu'elle doit renoncer au pasteur pour retrouver la quiétude.

Du point de vue du "je", Gertrude part de l'amitié à l'inimitié, de l'audace à la méfiance, de l'acceptation de l'autre à la négation de l'autre, de la conjonction à la disjonction. Elle qui aimait rester en présence des autres membres de la société finit par renoncer à l'altérité.

Enfin, non seulement l'immoraliste ne veut pas être en présence de l'autre, il ne peut pas être avec les autres, il ne sait pas les accepter. À ces différentes modalités s'ajoutent le croire. Pour un tel sujet immoraliste, la morale « ne fait rien ou presque rien, mais fait tout croire, d'autant plus facilement qu'il met au service de l'imagination des forces et des idées collectives »³³⁵. Ce qui revient à dire que ce que les autres croient n'est pas forcément juste. C'est d'ailleurs, ce doute en cette morale qui suscite le manque de confiance en l'Autre. Pour le sujet immoraliste, croire en l'Autre, c'est croire en un anti-objet de valeur.

II.5. L'immoralisme, une suspension de la confiance à l'autre et une ferme croyance en soi.

Dans la même veine de l'étude de l'immoralisme contenu dans l'œuvre d'André Gide, nous partons de l'hypothèse selon laquelle le sujet sensible refuse d'adhérer à tout propos tenu par l'Actant collectif. Ce manque de confiance aux autres membres de la communauté est actif dans l'œuvre d'André Gide et deux textes sont emblématiques de cet aspect de l'immoralisme. Ce sont notamment *La Symphonie pastorale* et *La Porte étroite*. Toutefois, avant de passer à l'analyse textuelle, quelques précisions s'imposent.

Le croire correspond à l'adhésion d'un sujet à un énoncé. Nous entendons ici, le croire comme le manque de confiance accordée à l'actant collectif; et une ferme confiance en soi et en ses valeurs. Cette croyance nous permet de dire que l'immoralisme est une passion cognitive. Il introduit donc une subjectivité. Avec le sujet immoraliste, l'on part de l'hypothèse que le savoir et le croire appartiennent à un même univers. Essentiellement, «

³³⁴ Per Aage BRANDT, « Quatre problèmes de sémiotique profonde », *Actes Sémiotiques*. Documents, VIII, 75. 1986, p.21.

³³⁵ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais*, Paris: Gallimard, 2009, p.134.

[...] il y a du savoir dans tout croire, et de la croyance dans toute connaissance»³³⁶. Conséquemment, chez le sujet immoraliste « [...] le savoir et le croire se chevauchent et s'entrecroisent»³³⁷. Le sujet immoraliste /ne croit-pas/ à l'actant collectif et à ses valeurs. Cette modalité faïtière de croire est constituée par un: croire être (=conviction), croire ne pas être (=impossibilité), ne pas croire ne pas être (= probabilité), ne pas croire être (=improbabilité).

Pour mieux révéler comment cela se manifeste dans l'œuvre d'André Gide, nous nous baserons d'abord sur la première œuvre mentionnée ci-dessus, c'est-à-dire, *La Symphonie pastorale*. Il convient de préciser que dans cet ouvrage, c'est la passion de la jalousie excessive du pasteur et la suspension de la confiance en son destinataire, son fils Jacques qui déclenche sa quête cognitive et son programme immoraliste. Cette suspension de la confiance ne favorise pas une acquisition de savoir mais plutôt celle d'un métasavoir c'est-à-dire un savoir qui porte sur la présence des objets de savoir. Le pasteur ne croit plus en son fils Jacques qui devient son adversaire. Dans l'œuvre d'André Gide, plusieurs segments renvoient à cet aspect de l'immoralisme. Citons quelques uns pour mieux clarifier cette hypothèse:

Il n'est point dans mon naturel d'épier, mais tout ce qui touche à Gertrude me tient à cœur: amortissant donc le bruit de mes pas, je gravis furtivement les quelques marches de l'escalier qui mène à la tribune; excellent poste d'observation. Je dois dire que, tout le temps que je demeurai là, je n'entendis pas une parole que l'un et l'autre n'eussent aussi bien dite devant moi. Mais, il était contre elle et, à plusieurs reprises, je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches. [...]J'en étais plus étonné, plus peiné que je n'aurais voulu me l'avouer lorsque je vis Jacques tout à coup tirer sa montre. " Il est temps que je te quitte, à présent, dit-il; mon père va bientôt revenir". Je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna; puis il partit. Quelques instants après, ayant redescendu sans bruit l'escalier, [...]»³³⁸.

Ce texte présente un embrayage actantiel. Il se laisse entrevoir par divers éléments tels que « je gravis », « je dois », « je demeurai », « je n'entendis », « je le vis », « j'en étais », « je n'aurais », « je vis », « je te quitte », « je le vis »; il y a également « mon naturel », « me tient », « mes pas », « devant moi » et « me l'avouer ». Dans la perspective discursive, les éléments ci-dessus énumérés traduisent la présence d'un énonciateur qui perçoit les autres sujets. Cette activité perceptive, nous autorise à affirmer qu'il s'agit alors d'un observateur dont le rôle est de percevoir les actions et les sensations de Jacques et Gertrude, « d'exercer le faire réceptif et, éventuellement, le faire interprétatif de caractère transitif (c'est-à-dire portant sur les

³³⁶ Herman PARRET, *les passions, essai sur la mise en discours de la subjectivité*, op.cit., p.144.

³³⁷ *Idem*, p.145.

³³⁸ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., pp.900-901.

actants et les programmes narratifs autres que lui-même ou son propre programme) ». ³³⁹. Cette orientation perceptive du discours est soulignée par un certain nombre de lexèmes, de syntagmes et de verbes. Il est question de: « je gravis furtivement les quelques marches de l'escalier qui mène à la tribune; excellent poste d'observation », « mais, il était contre elle et, à plusieurs reprises, je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches », « je vis Jacques tout à coup tirer sa montre », et enfin « je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ». Ces divers éléments induisent une perception visuelle comme « je le vis, je vis Jacques, je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ». En revanche, le syntagme « je n'entendais pas une parole que l'un et l'autre n'eussent aussi bien dite devant moi » souligne une perception auditive telle que le montre le verbe « entendre ». En conséquence, ce texte est fortement marqué par l'activité perceptive de l'immoraliste, malgré l'absence de la perception tactile, olfactive ou gustative.

C'est grâce à cet observateur³⁴⁰ et particulièrement par son rôle cognitif que nous pouvons examiner les agencements modaux. Gertrude a pour compétence modale: un / croire/ en Jacques, un /croire/ en l'amour de Jacques, un / savoir/ exprimer son amour grâce à sa soumission à Jacques, un / savoir/ se laisser conduire par Jacques, un / savoir/ dissimuler son amour pour Jacques au pasteur, plus un / pouvoir-faire/, un /pouvoir-être/ discrète; un /vouloir/ croire en l'amour de Jacques, un / vouloir-être/ proche de son bien aimé. Quant à Jacques, il a comme modalisations tensives: un /croire/ dissimuler son amour pour Gertrude à son père «" Il est temps que je te quitte, à présent, dit-il; mon père va bientôt revenir», un /croire/ en l'amour de Gertrude, un / pouvoir-faire/ confirmé par le syntagme «mais, il était contre elle», un /pouvoir-être/, un / savoir-faire/ démontré par les données suivantes « je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur la touche» et un / savoir / convaincre Gertrude de son amour pour elle « je le vis alors porter à ses lèvres, la main qu'elle lui abandonna». Aussi au rôle d'observateur du pasteur, faut-il ajouter celui de l'énonciateur dont la tâche évoquée dans ce texte est de décrire objectivement et subjectivement le comportement amoureux de son fils et de Gertrude. En conséquence, le discours qu'il tient révèle l'existence de trois actants: l'énonciateur-observateur qu'il devient par son activité perceptive, le sujet jaloux et l'énonciataire.

³³⁹ Algirdas-Julien GREIMAS & Joseph COURTÈS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, *op.cit.*, p.259.

³⁴⁰ Contrairement au narrateur, l'observateur dans l'énonciation tensives narre une sensation perçue, observée ou ressentie.

C'est par l'intermédiaire de ces trois actants que l'on perçoit les agencements modaux. Sa compétence modale se vérifie par le développement d'un/ devoir/, un /vouloir/, un /pouvoir / et un / savoir /. Le / devoir / de relater la scène amoureuse fait de ce discours non seulement une nécessité mais aussi un avertissement et une information utile dans le caractère de sa bien aimée Gertrude et de son fils, Jacques. Le / pouvoir / dont il se sert est lié à son / savoir / parce qu'il trouve les termes justes pour décrire le comportement de Gertrude et de Jacques. Dès lors, la compétence modale du pasteur est la suivante: /devoir/ dire le comportement amoureux des deux jeunes gens, un / devoir / surveiller Gertrude; un / savoir/ épier; un /pouvoir-être/ discret, un / pouvoir/ décrire le comportement fâcheux de Gertrude et Jacques, un /pouvoir/ incontrôlé confirmé par « j'étais plus étonné » et un /vouloir/ comprendre le comportement de Jacques.

Par ailleurs, du point de vue des modulations tensives, c'est-à-dire « (La manière dont ce sujet tend vers la proforme d'objet) »³⁴¹, le pasteur est un sujet hésitant. L'hésitation est marquée par l'emploi du conditionnel avec le verbe « aurait » dans l'énoncé « je n'aurais voulu me l'avouer ».

En outre, l'intensité passionnelle se laisse entrevoir dans ce texte de diverses manières. Notamment la présence des adverbes: « furtivement », « plus », dans « plus étonné », « alors » dans l'extrait « je le vis alors », « puis » et « lorsque»: l'intensité se lit aussi par des termes comme «le bruit», «la tribune», «une parole», «ses doigts», « les touches », « Jacques », «sa montre», «ses lèvres», «la main»; il y a également les répétitions « les quelques marches de l'escalier », « sans bruit l'escalier », « je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches », « je vis Jacques tout à coup tirer sa montre », « je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ». Tous ses syntagmes expriment non seulement l'idée de l'intensité mais aussi, l'état d'âme dysphorique du sujet. Cette dysphorie est justifiée par « J'en étais plus étonné, plus peiné ». Par contre, l'adverbe « point » dans l'extrait « il n'est point » et « mais » dans l'énoncé « mais, il était contre elle » montre une extensité maximale.

Et pourtant, les modulations tensives prouvent un certain dynamisme que traduit une variation de l'aspectualité: le procès débute par l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif par le syntagme « tout à coup » dans l'énoncé « J'en étais plus étonné, plus peiné

³⁴¹ Lydie IBO, "De la Complexité de la prise en charge du discours perceptif", *Revue CAMES*, Série B, volume 03, numéro 002, 2001, p.19. [en ligne].<http://greenstone.lecames.org/collect/revue/import/B03/B-003-002-016-023.pdf>, consulté le 25 mai 2013.

que je n'aurais voulu me l'avouer lorsque je vis Jacques tout à coup tirer sa montre ». Puis un autre aspect inaccompli apparaît par le syntagme « à présent » dans l'extrait « " Il est temps que je te quitte, à présent ». De plus, le procès rebondit à nouveau sous l'aspect inchoatif par l'adverbe « bientôt » dans l'énoncé « dit-il; mon père va bientôt revenir ». Enfin, l'on voit apparaître l'aspect terminatif par l'expression « quelques instants après ». Ce qui démontre que le sujet immoraliste met une fin, par l'aspect terminatif, à son activité visuelle et auditive. En revanche, le syntagme « tout le temps » souligne l'idée d'une durativité illimitée et de l'état d'âme tourné vers l'hésitation. Quant à l'énoncé « il est temps que je te quitte », il marque une durativité limitée.

Cette combinaison des aspects ponctuel et duratif détermine l'état d'âme d'un sujet immoraliste sensible, tourné vers l'hésitation. Ce qui signifie qu'il a une perception dont il n'a pas encore bien compris. Aussi l'aspect ponctuel et duratif confirment-ils un progrès dans la perception du sujet sensible. C'est d'ailleurs, cette disposition sensible qui crée en lui, les conditions de la jalousie. Ainsi, cet extrait présente les circonstances de l'apparition de la jalousie chez le sujet immoraliste. En sémiotique des passions, Algirdas Julien Greimas et Jacques Fontanille définissent le jaloux comme un protoactant qui est « à l'intersection de la configuration de l'attachement et de celle de la rivalité »³⁴². Dans ces phrases précédentes, ce qui suscite la jalousie du pasteur, c'est la présence de son fils Jacques auprès de Gertrude. Les sémioticiens abordent dans le même sens lorsqu'ils affirment que « Le caractère "combatif" et "offensif" du jaloux, est donc la présence au moins potentielle d'un rival sur son territoire »³⁴³. En d'autres termes, Jacques n'est plus considéré par son père comme un fils mais comme un rival, un opposant. Et, c'est cette nouvelle fonction qu'il attribue à son fils qui va déterminer leur relation. Ainsi, le pasteur ne croit plus en son fils qu'il considère comme un rival: « Au moins l'"ombre" d'un éventuel rival »³⁴⁴.

Cette nouvelle identité qu'il accorde à son fils provoque la suspension de la confiance en celui-ci. Il ne croit plus en son fils. Ce manque de confiance suscite *la défiance* car le pasteur a cessé d'être confiant. Cette interruption de la confiance se vérifie par les « soupçons » du jaloux à l'égard de son fils. Le verbe « épier » dans le *Dictionnaire Robert* est glosé par « observer attentivement et secrètement quelqu'un ». Il observe donc pour découvrir quelque

³⁴² Algirdas Julien GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, op.cit., p.191.

³⁴³ *Ibidem*.

³⁴⁴ *Idem*, p.218.

chose. Aussi, ces soupçons se perçoivent par les dispositions prises par le pasteur pour surveiller et contrôler les faits et gestes des jeunes. Cette position de voyeur³⁴⁵ lui permet de voir que son fils donne un baiser sur la main de Gertrude: « je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ».

Toutefois, ce qui affecte le jaloux est le fait que son objet de désir accepte l'aide de son fils alors qu'elle a décliné la sienne: « Non, laissez- moi, m'a-t-elle dit, dès les premiers tâtonnements. Je préfère essayer seule » et « Je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches ». Face à ces comportements contradictoires de Gertrude, le pasteur qui veut savoir ce qui se passe s'interroge: « N'était-il pas étrange déjà qu'elle acceptât de lui des observations et une direction dont elle m'avait dit précédemment qu'elle préférait se passer? ». Comme nous pouvons le constater, du point de vue de l'énonciateur, « Chaque négation [de l'autre] devient une incitation à la poursuite de la quête du savoir »³⁴⁶. En effet, « même si le sujet ne sait pas vraiment à quoi s'en tenir, car il n'a pas encore aucune preuve, il suppose qu'il y a quelque chose à savoir, [...] »³⁴⁷. C'est donc une introspection ou un dialogue intérieur que fait le pasteur. C'est dans cette optique qu'il interroge ironiquement la jeune fille:

" Eh bien, Gertrude! Es-tu prête à rentrer? L'orgue va bien? "

-Oui, très bien, me dit-elle de sa voix la plus naturelle; aujourd'hui j'ai vraiment fait quelques progrès³⁴⁸.

Il y a ainsi un faire cognitif qui accompagne l'autre faire du sujet immoraliste. Il a pour modalité le *Vouloir-savoir*. C'est un sujet dominé par la curiosité. L'adverbe «aujourd'hui» dans le syntagme: « -oui, très bien, me dit-elle de sa voix la plus naturelle; aujourd'hui j'ai vraiment fait quelques progrès » confirme la présence de l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif et l'état d'âme euphorique du sujet: « aujourd'hui, j'ai vraiment fait quelques progrès ». Aussi le pasteur malgré cette tentative ne parvient-il pas à découvrir la relation que Gertrude entretient avec son fils. Par conséquent, ce /vouloir- savoir/ se transforme en /ne- pas-pouvoir-savoir/. Or, selon Nathalie Roelens, « Le voyeur, celui qui

³⁴⁵ Le Dictionnaire Robert définit le voyeur comme une: «Personne qui cherche à assister pour sa satisfaction et sans être vue à une scène intime ou érotique».

³⁴⁶ Danuta Mozejko de COSTA, «Enoncé et énonciation», *Actes Sémiotiques. Documents*, VI, 52, 1984, p.11.

³⁴⁷ Algirdas Julien GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, op.cit., p.218.

³⁴⁸ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.901.

voit sans être vu [...] peut à son tour être pris en flagrant délit, surpris de l'événement »³⁴⁹. Ici, c'est la surprise de l'événement qui affecte le pasteur: « Une grande tristesse emplissait mon cœur, mais nous ne fîmes l'un ni l'autre aucune allusion à ce que je viens de raconter »³⁵⁰.

Dans ce texte, le syntagme « mais, nous ne fîmes l'un ni l'autre aucune allusion à ce que je viens de raconter » montre une activité passive. Le problème de l'activité et de la passivité de la passion a été traité par divers auteurs dont Spinoza. Il précise à cet effet:

Je dis que nous sommes actifs lorsque, en nous ou hors de nous, il se produit quelque chose dont nous sommes la cause adéquate [...]. Mais je dis au contraire que nous sommes passifs, lorsqu'il se produit en nous quelque chose dont nous ne sommes que la cause partielle³⁵¹.

À partir des propos de Spinoza, le sujet n'est pas entièrement responsable de son état passif. L'expression « en nous ou hors de nous » révèle l'intéroceptif et l'extéroceptif voire la proprioceptivité. C'est-à-dire que le corps est à la base de cette passivité. Jacques Fontanille également aborde cette problématique de la passivité et l'activité en commentant ce texte de Spinoza cité-ci-dessus. Selon le sémioticien, il y a non seulement deux types de sentiments mais aussi deux manières d'affecter le corps de l'actant et de modifier sa puissance d'agir. Ce sont:

(i) Les "actions", si la cause de l'affection est "adéquate", et qui par conséquent correspond à une "inhérence" absolue, (ii) et les passions, si la cause est partielle et inadéquate, et qui, par suite, indiquent une inhérence "affaiblie"³⁵².

C'est-à-dire que la passion dans notre cas est une passivité. C'est ce qui explique cette saisie incomplète des choses et également l'inhérence affaiblie entre l'actant, son corps et sa puissance d'agir. Ainsi, si le pasteur ne dit rien à son fils, c'est parce qu'il est impuissant d'agir: « mais, nous ne fîmes l'un ni l'autre aucune allusion à ce que je viens de raconter ». Il est donc régi par un / ne-pas-pouvoir-faire /. Cette présence du corps montre que nous avons un sujet passionnel. Le sujet immoralisme ayant pour passion la jalousie est véritablement un sujet sensible. C'est l'esthésie originelle qui lui permet de « re-sentir la scission tensive », qui

³⁴⁹ Nathalie ROELENIS, *Le lecteur, ce voyeur absolu*, op.cit., p.367.

³⁵⁰ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.901.

³⁵¹ Spinoza, *L'éthique*, Traduction de Roland Caillois, Paris, Gallimard, Coll. idées, 1954, p.147.

³⁵² Jacques FONTANILLE, "Sémiotique et éthique", *Actes Sémiotiques* [en ligne], numéro 110, 2007, Disponible sur: « <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2445> », consulté le 15/08/14.

représente le « premier ébranlement du sens »³⁵³. Ainsi, le corps du sujet qui éprouve ou subit un état affectif ne peut être appréhendé qu'en faisant « Un questionnement sur le statut du corps »³⁵⁴. Cet état affectif du corps du sujet se perçoit par: « une grande tristesse emplissait mon cœur ». Le lexème tristesse renvoie à une disposition sensible. Elle est mise en exergue par l'adjectif qualificatif « grande » qui montre que c'est un sentiment violent contenant une intensité forte. Il s'agit donc d'une forme passionnelle que manifeste l'immoraliste. Cette passion se justifie par la définition que donne le *Petit Robert* au mot tristesse. Dans ce Dictionnaire, la tristesse est définie comme un : « État affectif pénible, calme et durable; envahissement de la conscience par une douleur, une insatisfaction, ou par un malaise dont on ne démêle pas la cause, et qui empêche de se réjouir du reste ». Ce qui ramène au champ lexical de la dépression, de l'ennui, de l'affliction, de l'amertume et de la peine. Les termes « calme et durable », montrent que cet état passionnel renvoie à une durativité indéterminée et, par-là-même l'idée d'un état d'âme tourné vers la faiblesse et l'indécision. Aussi la combinaison des aspects duratif et ponctuel révèle-t-elle le devenir du sujet immoraliste. Ce dernier s'inscrit dans un horizon d'attente:

Il me tardait de me trouver seul avec Jacques. Ma femme, Gertrude et les enfants se retiraient d'ordinaire assez tôt après le souper, nous laissant tous deux prolonger studieusement la veillée. J'attendais ce moment³⁵⁵.

Nous constatons que le sujet immoraliste dominé par la jalousie se trouve dans une attente: « j'attendais ce moment ». Ce terme désigne un « état tensif portant sur l'actualisation, certaine, possible, préalable ou nécessaire, d'un objet virtuel »³⁵⁶. Ainsi, le sujet jaloux est un actant passionné, tensif et intentionnel³⁵⁷: « Le /vouloir/ qui régit cette

³⁵³ Nathalie ROELEN, *Le lecteur, ce voyeur absolu*, op.cit., p.229.

³⁵⁴ Anne COUDREUSE & Bruno DELIGNON, « Passions, Émotions, Pathos », *La Licorne*, n°43, 1997, p.3.

³⁵⁵ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.901.

³⁵⁶ Jacques GENINASCA, "Une chimie des passions est-elle pensable?", *Versus*, 47/48, p.93.

³⁵⁷ L'intentionnalité est l'un des concepts fondamentaux de la phénoménologie husserlienne, que Merleau-Ponty va reprendre à son compte. Mais, il est convenable de rappeler que Brentano est l'un des premiers auteurs à utiliser ce terme comme le note Renaud Barbaras, « Brentano caractérise les phénomènes physiques, par différence avec les phénomènes physiques, par " l'existence intentionnelle " de leur objet, c'est-à-dire par le fait qu'ils se rapportent à quelque chose, qu'ils visent un contenu. Cette thèse fut popularisée dans la formule " toute conscience est conscience de quelque chose". Il s'agit d'une détermination essentielle: une conscience qui ne se rapporterait pas à un objet ne serait pas une conscience; le rapport à quelque chose ne désigne pas un face-à-face accidentel mais bien l'être même de la conscience ». Renaud BARBARAS, *Merleau-Ponty*, Paris, Ellipses, 1997, p. 57. Edmond Husserl tire les conséquences de cette étude en affirmant que la réalité du monde peut se confondre avec son existence intentionnelle. En d'autres mots, « L'intentionnalité permet ainsi de concilier la transcendance du monde à la conscience avec son existence de part en part subjective, phénoménale.

tension fait ainsi du sujet de l'attente un sujet intentionnel»³⁵⁸. Son intention est de comprendre si son fils aime Gertrude comme lui. Cependant, lorsque ce moment tant attendu arrive, l'immoraliste passe à nouveau à un état passif: « Mais devant que de lui parler je me sentis le cœur si gonflé et par des sentiments si troubles que je ne savais ou n'osais aborder le sujet me tourmentait »³⁵⁹. En d'autres termes, le sujet est sous l'emprise d'une affectivité qui l'empêche d'être actif. Francis Cécillia traitant de cet état passif écrit dans son ouvrage: *Gabrielle Roy, autobiographe. Subjectivité, passions et discours*:

Le premier sens de cette passivité permet de souligner l'idée que l'action et la volonté sont sous l'emprise d'une affectivité transcendante, infléchie par la matière sensible du désir, c'est-à-dire par la représentation sensible d'un objet-de plaisir ou de peine³⁶⁰.

Cet objet de plaisir ou de peine dont la représentation sensible affecte l'immoraliste est Gertrude. En réalité, cette passivité se présente comme une intensité « Plus agissante sur l'homme que la raison »³⁶¹; c'est cette intensité forte qui l'empêche de s'exprimer.

Aussi dans le segment cité ci-dessus, l'analyse des modalisations tensives souligne-t-elle l'idée d'une régression sensible dans la perception du sujet immoraliste. En fait, l'apparition du savoir qui distingue le pasteur, le fait passer dans une autre phase: celle de l'oscillation: « Mais », cette opposition révèle qu'il ne sait plus quoi faire. Par voie de conséquence, plutôt que d'être sous la modalité du *savoir*, le jaloux se retrouve sous celle du / ne-pas-savoir- être/ et du / ne-pas -vouloir- être/: « n'osais aborder le sujet ». L'utilisation de la négation confirme à nouveau son incapacité à prendre une décision. Cette hésitation de l'actant immoraliste fait naître en lui une grande haine pour son fils Jacques:

Le monde est pour la conscience sans être en elle car la conscience n'est plus une substance contenant des représentations mais ouverture à l'objet, sortie de soi ». *Idem.*, pp.56-57. Bref, pour Edmond Husserl, l'intentionnalité est liée à deux termes majeurs qui sont la conscience et l'objet. Merleau-Ponty va plus loin que ces prédécesseurs car en étudiant cette structure intentionnelle de la subjectivité, il identifie ce mode d'exister à la corporéité. Aussi, il va plus loin en s'opposant à Edmond Husserl. Selon le phénoménologue, l'intentionnalité est incompatible avec une philosophie de la conscience; elle doit au contraire être décrite comme une " intentionnalité intérieure à l'Être", elle peut de ce fait, se confondre avec la phénoménalisation de l'Être.

³⁵⁸ Nathalie ROELENS, *Le lecteur, ce voyeur absolu, op.cit.*, p.358.

³⁵⁹ André GIDE, *La Symphonie Pastorale, op.cit.*, p.922.

³⁶⁰ Cécillia WIKTOROWICZ FRANCIS, *Gabrielle Roy, autobiographe. Subjectivité, Passions et discours*, Les Presses de l'Université de Laval, 2006, p.11.

³⁶¹ Gisèle Mathieu CASTELLANI, *La rhétorique des passions*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p.60.

Une grande indignation me souleva d'abord, mais craignant, si je m'y laissais aller, que mon fils ne se fermât à moi définitivement, craignant aussi d'avoir à regretter des paroles trop vives, je fis un grand effort sur moi-même et du ton le plus naturel que je pus³⁶².

L'un des premiers éléments qui apparaît dans ce texte est l'embrayage actantiel. Il se vérifie par des syntagmes tels que: « je m'y laissais », « je fis », « je pus », « me souleva », « mon fils », « à moi » et « moi-même ». De plus, nous avons l'intensité passionnelle. Elle se laisse entrevoir par divers éléments. Ce sont: les substantifs « mon fils », « des paroles », « effort », « du ton »; des adjectifs comme « grande » et « grand »; des adverbes tels que « mais » et « aussi ». Tous ces termes révèlent une intensité passionnelle et l'état d'âme dysphorique du sujet « une grande indignation me souleva ». Quant à l'adverbe « trop » marqueur de la quantité, il traduit une extensité maximale et l'état d'âme dysphorique. En outre, l'adverbe « définitivement » confirme l'idée d'une durativité illimitée. En revanche, l'adverbe « d'abord » démontre l'idée de l'aspectualité et particulièrement l'inchoatif. Ce mélange de l'inchoatif et du duratif confirme l'état d'âme dysphorique du sujet.

D'autre part, le lexème « indignation » et « craignant », renvoient à une disposition sensible. La crainte est un sentiment intense que l'on éprouve plus précisément devant un mal qui peut survenir et qui semble difficile à éviter. Elle se perçoit par le vocable sentiment et le terme indignation qui contient une intensité forte. C'est donc une forme passionnelle que manifeste l'immoraliste. En fait, reconnaître une forme passionnelle chez le sujet immoraliste jaloux, « C'est admettre qu'il y a une disposition au sensible, à l'émotion, à la sensation, à la passion et qu'il y a de l'intensité ou une importante énergie qui est déployée »³⁶³. Et, cette passion se perçoit par la définition que donne le *Petit Robert*. Dans ce dictionnaire, l'indignation est glosée par un « Sentiment de colère que soulève une action qui heurte la conscience morale [...] ». Cette définition de l'indignation présente le champ lexical de mépris, de dédain et d'aversion. Ces éléments mettent en lumière la perception dysphorique de l'immoraliste. Cette instance caractérisée par la dysphorie démontre l'état d'âme du sujet immoraliste. Les termes perceptifs tels que l'indignation et la crainte sont directement reliés au monde intérieur du sujet immoraliste dominé par la jalousie.

³⁶² André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.901.

³⁶³ Lydie IBO, « La praxis énonciative et le simulacre passionnel de la perversité sexuelle », Sous la direction de Michelle TANON- LORA, *La bouche plurielle*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 48.

Si, le sujet immoraliste ne veut pas, ne peut et ne sait pas être avec les autres membres de la société, c'est parce qu'il ne croit plus en eux. Ce manque de confiance en l'Autre qui suscite certaines passions chez le sujet immoraliste est énoncé également dans *La Porte étroite*. Dans cet ouvrage, pour s'inscrire dans l'immoralisme, Alissa décide de suspendre sa confiance en ses parents, en sa sœur et même en celui qu'elle aime, Jérôme. D'ailleurs, ces propos suivants ne peuvent prouver le contraire:

Mon ami, quel triste revoir! tu semblais dire que la faute en était aux autres, mais tu n'as pu t'en persuader toi-même.
Et maintenant je *crois*, je sais qu'il en sera toujours ainsi.
Ah! Je t'en prie, ne nous revoyons plus!³⁶⁴

Dans ce passage, l'adverbe toujours dans «je sais qu'il en sera toujours ainsi» souligne l'idée d'une durativité illimitée et surtout l'état d'âme d'un sujet tourné vers la faiblesse et le cognitif: « je sais qu'il en sera toujours ainsi ». Le verbe « savoir » montre qu'Alissa est un sujet épistémique. En revanche, le syntagme: « tu semblais dire que la faute en était aux autres » confirme une évaluation axiologique. Toutefois, l'adverbe « maintenant » présuppose l'idée de l'aspect ponctuel et l'inchoatif qui détermine le devenir du sujet.

Quant à l'intensité, elle se vérifie dans le texte ci-dessus par plusieurs manières. Avant tout, l'on fait mention de l'adjectif qualificatif « quel » et « triste » dans l'expression: « mon ami, quel triste revoir! ». L'intensité apparaît par des pronoms comme "toi-même" dans: « mais tu n'as pu t'en persuader toi-même »; elle se vérifie aussi par l'opposition "mais" dans:« tu semblais dire que la faute en était aux autres, mais tu n'as pu t'en persuader toi-même ».

En outre, l'emploi de la dénomination «mon ami» dans le syntagme «mon ami, quel triste revoir!» induit la dimension proprioceptive. Selon Pierre Ouellet³⁶⁵, on parle de proprioceptivité lorsque l'on a un sujet dominé par ses sensations, son corps propre sans oublier ses propres états mentaux. L'état sensible du sujet est confirmé davantage par la répétition du pronom personnel "je" dans : « et maintenant je crois, je sais qu'il en sera toujours ainsi » et « ah! je t'en prie »; à cette première personne du singulier, il faut ajouter le pronom personnel « nous » dans « ne nous revoyons plus! ». Cette intensité qui détermine

³⁶⁴ André GIDE, *La Symphonie pastorale*, op.cit., p.558.

³⁶⁵ Pierre OUELLET, *Voir et savoir*, La perception des univers du discours, Cadiac, BALZAC, 1992.

l'état passionnel³⁶⁶ du sujet est démontrée par l'interjection ah! « Ah! je t'en prie, ne nous revoyons plus! »; la répétition du point d'exclamation: « mon ami, quel triste revoir!» et « ah! je t'en prie, ne nous revoyons plus! ». Cette exclamation, selon la définition de Pierre Fontanier, marque un accroissement des valences intensives: « L'exclamation a lieu lorsqu'on abandonne tout-à-coup le discours ordinaire pour se livrer aux élans impétueux d'un sentiment vif et subit de l'âme »³⁶⁷. C'est donc le sentiment vif qui affecte le corps du sujet qui suscite en lui la négation de l'autre. Les modalisations tensives de Jérôme sont exprimées par des modalités du / ne-pas-savoir-être/: « mais tu n'as pu t'en persuader toi-même ». En même temps, nous avons des modalisations tensives du /ne-pas-croire- être/ et / ne -pas-savoir être/ de l'immoraliste, Alissa. Ce dispositif modal qui semble complexe présuppose la contradiction qui existe entre l'immoraliste et l'autre. Confrontation qui, comme nous le constatons « Sous-tend l'émergence de toute question de confiance »³⁶⁸. C'est donc la perte de confiance en l'autre qui crée la négation de l'intersubjectivité par le sujet immoraliste.

Deuxième précision, qui là encore, renvoie à une constante de la théorie sémiotique générale: nous avons invariablement fait l'état de relations s'établissant entre deux sujets, en postulant le caractère intersubjectif du lien de confiance. Il est clair cependant, dès lors que le phénomène engage l'instance de l'énonciation, que l'émergence de deux partenaires actoriellement distincts, l'un " crédible", l'autre " crédule", ne représente que l'un des modes possibles d'actualisation de la structure syntaxique considérée³⁶⁹.

Ainsi, la confiance présuppose une affaire d'inter-subjectivité et un jeu inter-actantiel; c'est-à-dire que deux sujets distincts s'engagent dans des programmes distincts. L'autre construit son programme en fonction de la croyance qu'il accorde à ce qu'Éric Landowski appelle le « serment »³⁷⁰, la promesse de se conformer aux valeurs morales et de croire en l'actant collectif. Ce qui peut s'illustrer par cet exemple de profession de foi: « Je suis l'un des hommes les plus libres qui soient. Je ne connais qu'une obligation, celle à laquelle m'a contraint votre confiance [...]»³⁷¹. Or, l'immoraliste ne croit pas en l'actant collectif et particulièrement en l'autre, il refuse tout contrat moral, culturel ou social. Conséquemment, nous pouvons dire que la négation de l'autre par l'immoraliste pose deux certitudes opposées:

³⁶⁶ « Le passionnel peut être compris comme une variation des états du sujet, permettant de dégager un autre ordre de relations, celles qui définissent son" existence modale", à travers la modalisation des énoncés d'état ». Denis BERTRAND, *Précis de Sémiotique littéraire, op.cit.*, p.231.

³⁶⁷ Pierre FONTANIER, *Les figures du discours*, Editions Flammarion, 9 février 2009, p.370.

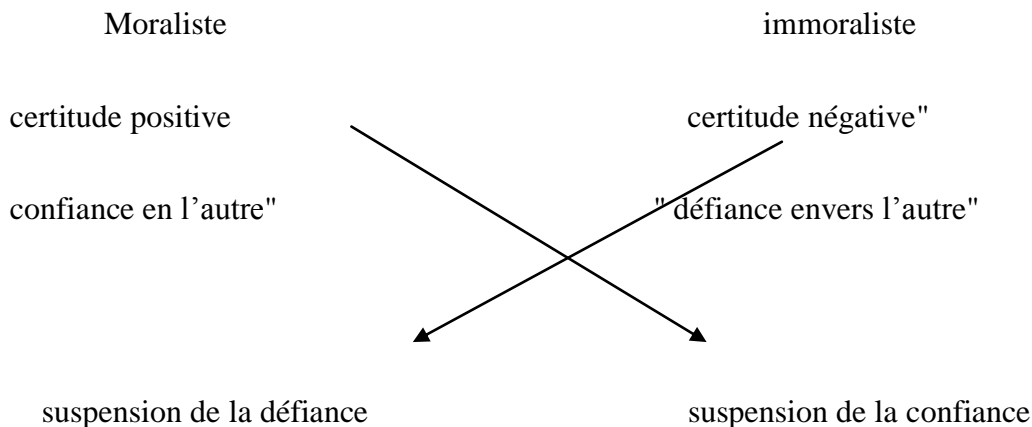
³⁶⁸ Éric LANDOWSKI, *La Société réfléchie*, Paris, Éditions du Seuil, Février 1989, p.211.

³⁶⁹ *Ibidem*.

³⁷⁰ *Idem*, p.212.

³⁷¹ Discours de François Mitterrand aux militants socialistes réunis à Carmaux le 9 novembre 1980, cité par *Le Monde*, 11 novembre 1980.

une certitude positive axée sur la confiance et l'intersubjectivité, celle des moralistes et une certitude négative de l'immoraliste qui suspend sa confiance en l'autre. D'où le schéma suivant:



Ainsi, l'immoraliste est celui qui se présente comme un sujet qui exprime une défiance envers l'autre, il ne croit seulement qu'en lui seul. Un tel sujet qui exprime une totale liberté se retrouve dans les propos ci-dessous de François Mitterrand:

[...] Je suis libre au regard des forces de l'argent. Je suis libre au regard des forces qui, par la voix de dirigeants insensés, les dirigeants communistes, cherchent à nous égarer [...] Je suis libre à l'égard de la classe dirigeante. Libre de tous les lobbies. Je n'ai de dette à l'égard de personne [...]³⁷².

Nous pouvons donc dire que non seulement le sujet immoraliste ne croit plus en l'autre mais aussi, il croit qu'il n'a aucune dette à l'égard de l'Autre.

En somme, nous avons pu voir que dans l'œuvre d'André Gide: « Le contact avec l'Autre se veut désarmant, troublant et le regard porté sur lui est souvent évocateur du moi profond »³⁷³ du sujet immoraliste car, il ne croit plus, ne peut plus et ne veut plus avoir de contact avec l'Autre. Cette confiance moins élevée en l'Autre, cette crainte, cette défiance, cette inquiétude, cette peur, cette appréhension que nous avons évoquée dans les sections précédentes fait naître le manque de confiance en soi et au destinataire. En conséquence, le

³⁷² *Idem*, p.10.

³⁷³ Joanie OUELLET, *Tourments et dépossessions dans le récit Est-ce que je te dérange? D'Anne Hébert*, *op.cit.*, p.35.